

COMMENTAIRES SUR UNE PAROLE ÉNIGMATIQUE DE L'ÉVANGILE

*Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel.
Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.*

Jésus-Christ

Par ces paroles, Jésus-Christ confère-t-il à l'humain (terre) le pouvoir absolu, infini, d'orienter, de déterminer l'évolution (Création) cosmique, universelle (ciel)? N'entraîne-t-il pas en contradiction avec son propre vœu exprimé dans le « Notre Père » : « Que votre volonté [de Dieu] soit faite sur la terre comme au ciel »? Qui est le maître de la vie, de la terre, du cosmos? Dieu ou l'humain? Dieu, cette énergie infinie dans un espace infime (information maximale/transformation minimale), serait-il dès l'instant préalable au big bang, l'inconscient d'une humanité déjà en gestation?

On en est qu'à la première heure du sixième jour de la Création

Si tout ce que nous lierons et déliérons sur la terre sera lié et délié dans le ciel, c'est que l'humanité serait appelée à déterminer l'évolution cosmique et terrestre. Si, comme j'en ai émis la vraisemblance précédemment, la volonté de Dieu se fait sur la terre comme au ciel, ces paroles du Christ énoncées au futur donneraient à penser qu'elles annoncent l'actualisation imminente du sixième jour biblique de la création, celui de la création de l'humain. Non pas de n'importe quel humain, mais de celui qui est à l'image de Dieu, c'est-à-dire d'une nouvelle espèce, d'une mutation de l'humain « divinisé par participation » (Jean de la Croix¹), désormais capable d'accéder à la conscience (vérité du Père) et à la liberté (et du Fils) et à l'amour (et du Saint-Esprit). C'est de cet humain dont il est question quand Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image comme notre ressemblance ». Dieu, condamné à la complexité, est donc son propre projet de s'incarner et d'incarner dans sa Création (et ses créatures), dans sa Nature, son inexorable culture qui est celle de la conscience, de la liberté et de l'amour, d'incarner son principe, sa quintessence, son identité trinitaire dans sa matérialisation cosmique. Et quand Dieu, c'est-à-dire son Verbe, se fait chair (s'incarne) en Jésus-Christ, c'est que l'humanité ne fait que prendre conscience que, dès le premier jour de la Création, dès le big bang, qu'Il se donnait à sa création en la donnant à l'humanité qui en émergerait bientôt.

Une humanité en émergence

Cette émergence de l'humanité, mutation de notre infra-humanité actuelle en une véritable humanité, devenant plus adulte, plus consciente d'elle-même et de son cosmos, plus libre, plus amoureuse et énamourable, cette émergence, dis-je, se condense, se concentre, se dévoile à notre compréhension dans la métaphore de l'incarnation, la vie, la

¹ *Œuvres complètes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1967

mort et la résurrection du Christ. Cela aura pris des milliards d'années à Dieu pour créer l'humain à son image. Cela aura pris deux mille ans de maturation pour qu'une portion plus consciente et de plus en plus importante de notre infra-humanité en prenne conscience et consente à ce redoutable « sacrement » universel en s'abandonnant à l'attraction du futur, « l'en haut et l'en avant », tout en s'arrachant aux attraits à la fois douloureux et concupiscent du passé, « l'en bas et l'en arrière ». C'est cette véritable humanité, timidement émergente en ce début de troisième millénaire, que Dieu crée, lors de ce sixième jour tout en se créant lui-même.

Vive l'humanité! Mort à Dieu!

Si Dieu devient son humanité et si l'Humanité devient son dieu, il faut désormais inverser la proposition : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». Dès lors, bientôt, pourrons-nous et devons-nous affirmer « que la volonté de l'Humanité soit faite au ciel comme sur la terre », puisque Dieu, aux dires de saint Paul qui paraphrase l'Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean, « sera tout en tous ». Si Dieu était le Créateur et si l'humanité devient Dieu, la Création (Évolution cosmique) est donc soumise à la volonté consciente, libre et amoureuse de l'humanité. C'est ce que Dieu lui-même prophétise lorsqu'il déclare au sixième jour après avoir béni l'homme et la femme : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la; dominez sur les poissons [...] ». Dieu donne ainsi son pouvoir de Créateur à l'humanité pour se retirer. Dieu sait où! C'est désormais l'humain qui prend en charge sa terre et l'univers. Il ne sera pas seulement cet « ouvrier de la terre » si cher à Teilhard de Chardin, il sera, en sus et forcément, ouvrier du cosmos, de l'univers. Il œuvrera même à recréer, à refaçoner l'identité de Dieu. Il fera de Dieu qu'il sera un être enfin sympathique; il fracassera les clôtures épistémologiques des notions d'infini, d'absolu, de perfection, de toute-puissance, d'omniscience, d'omniprésence. Il fera subir à Dieu ce que les Juifs ont fait subir à Jésus-Christ. Il le tuera. N'est-ce d'ailleurs pas déjà en cours. Autant la sécularisation (laïcisation) des sociétés occidentales que les discours des philosophes, Nietzsche et Marx notamment, des théologiens de la « mort de Dieu » dans la foulée de Rudolf Bultman², des historiens de la « fin de l'histoire » chrétienne, etc. annoncent l'avènement du surhomme nietzschéen, du supra-humain theilhardien, de l'homme nouveau évangélique, de l'élu apocalyptique.

« Il faut que le père meurt pour que le fils vive ». Cette injonction freudienne, copie de ce que Jésus-Christ avait déjà proclamé (« je vais séparer l'homme de son père... »), s'applique désormais à l'humanité entière : il faut que Dieu le père meurt pour que vive l'humanité, une humanité christifiée, une humanité devenue adulte, une humanité incarnant le Verbe, c'est-à-dire conscience, liberté et amour. La Sainte-Trinité se métamorphose en Sainte-Humanité.

Cet extraordinaire « *shift* » en cours fait passer la transcendance divine à l'immanence humaine. La transcendance se métamorphose en immanence. C'était le péché (souffrance refoulée) qui séparait l'homme de Dieu. Réconciliés, Dieu et humanité

² *Jésus, mythologie et démythologisation*, Paris, Seuil, 1968.

sont fusionnés. L'Un est l'Autre. La transcendance est immanence. Emmanuel Kant³ et Karl Rahner⁴ jubilent.

Non plus « sur la terre comme au ciel », mais « au ciel comme sur la terre »

Comment est-ce possible que cette humanité divinisée influence l'évolution cosmique jusqu'aux confins de l'univers? Comment est-ce possible que nous devenions maîtres de l'« humanivers », maîtres de nous-mêmes, tout en étant, en totale synchronicité, maîtres de l'univers?

Si l'humanité constitue cette monade leibnizienne⁵, microcosme du macrocosme, point holographique de l'univers, c'est que nous faisons système avec le cosmos, l'univers. Notre écosystème ne concerne pas seulement nos forêts, nos eaux, nos paysages, notre atmosphère, notre faune et notre flore, bref notre biosphère; il concerne aussi notre noosphère, sphère de l'esprit (*noos* du grec = esprit). Dans la perspective de la divinisation de la terre, cette spiritualisation de la matière si chère à Pierre Teilhard de Chardin⁶, biosphère et noosphère se conjoignent, s'indifférencient. Toute transformation biosphérique est noosphérique et vice versa, la noosphère étant l'énergie quintessentielle de la biosphère.

Non-séparabilité de l'univers

On sait maintenant qu'au niveau quantique, niveau des énergies quintessentielles, l'univers est non séparable. Les fonctions d'onde de quelque être se prolongent jusqu'aux confins de l'univers. Cette non-séparabilité de l'univers quantique, des énergies-esprit, a présidé au principe épistémologique de Copenhague à l'effet que l'observateur influence l'observation. Ce qui veut dire qu'une expérimentation au niveau quantique est largement déterminée par les intentions conscientes et inconscientes (= esprit) de l'expérimentateur. En psychologie, en neuroscience notamment, ce phénomène a été bien documenté : le regard de l'un influence le comportement de l'autre. Récemment, un astrophysicien de renom estimait que le fait d'observer l'univers à travers nos dispositifs expérimentaux modifiait l'évolution universelle. Il ne faisait qu'appliquer l'épistémologie physique de Copenhague à l'astrophysique. L'humanité devenant la dimension consciente de l'univers par sa noosphère ou énergie quintessentielle, on est en droit de s'attendre à ce que, tout au moins, s'établisse un rapport dialectique entre celle-là et celui-ci.

Le microcosme est le macrocosme et vice versa

Cette capacité de l'humanité de lier et de délier à la fois sur la terre et au ciel, c'es-à-dire que la volonté de l'humanité soit faite au ciel macrocosmique comme sur la terre microcosmique, n'a rien de bien mystérieux; elle relève désormais du gros bon sens. S'insurger contre ce très évangélique précepte serait un blasphème, que dis-je un sacrilège, envers les avancées actuelles les plus certaines, les moins contestables, des

³ *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1971.

⁴ *Traité fondamental de la foi*, Paris, Centurion, 1983.

⁵ G. W. Leibniz, *Monadologie*, Paris, Delagrave, 1978.

⁶ *L'Avenir de l'Homme*, Paris, Seuil, 1959.

sciences les plus séculières : physique quantique, astrophysique, théories des systèmes, du chaos et de la complexité, épistémologie, etc. Même en psychologie, notamment les découvertes du groupe Palo Alto dans la mouvance de Gregory Bateson⁷, sur les problématiques familiales, ont bien fait voir comment les symptômes chez un membre de la famille sont les symptômes du système familial; si ce membre guérit, les symptômes se déplacent chez un autre du même système. Si nous sommes familialement, communautairement, planétairement interreliés, nous le sommes tout aussi bien cosmiquement. Les lois qui régissent la vie terrestre sont les mêmes qui régissent la vie céleste : quand un élément (la terre) d'un système (le cosmos) se transforme, c'est tout le système qui se transforme. Dans le champ des énergies, l'espace et le temps s'effondrent. Même que l'éloignement intensifie l'interrelation entre les éléments. Dès les débuts des recherches en physique quantique, l'hypothèse de la non-séparabilité de l'univers a été postulée (théorème de Bell). Ce n'est que dans les années 80 qu'un physicien, Alain Aspect⁸ sous la direction de Costa de Beauregard, en a démontré le réalisme : deux photons corrélés, issus d'un même électron s'éloignant l'un de l'autre à deux fois la vitesse de la lumière, demeurent inséparables; ce qui se produit chez l'un se produit instantanément chez l'autre. Plus récemment, une expérimentation analogue avec deux quarks corrélés montre que plus ils s'éloignent l'un de l'autre plus leurs interrelations s'intensifient, plus ils sont en résonance, plus l'un affecte et modifie l'autre. Même la distance de l'univers non seulement ne peut brimer cette loi fondamentale, mais bien au contraire elle la rend encore plus efficace.

L'idée donc de la relation systémique humanité/cosmos ou terre/ciel acquiert, à la lumière de l'épistémologie, de la physique, de l'astrophysique, des théories systémiques, une vraisemblance qui donne à penser que Jésus-Christ disait bien que « vous déliez » et non pas que « vous délirez ».

Humilité de l'humanité face à sa toute-puissance

Que l'humanité gouverne le cosmos et son évolution, le projet peut sembler téméraire. Mais il n'est même pas audacieux. Il est d'un réalisme tel que penser le contraire serait d'une prétention délirante, d'une fausse humilité destinée à camoufler un orgueil démesuré, c'est-à-dire un sentiment autistique de toute-puissance capable de s'objecter au sens de l'histoire humaine et de l'évolution cosmique. La véritable humilité consiste donc à reconnaître les lois de la vie en évolution, à y consentir et à s'y abandonner. « L'humilité, disait Thérèse d'Avila, c'est la vérité ». Et la seule liberté possible, c'est de choisir de s'abandonner humblement à cette vérité qui s'offre à nos sensibilités, à nos intelligences hésitantes, dubitatives, encore juvéniles, sous l'aspect de la vraisemblance. Lorsque, collectivement, nous franchirons le seuil de l'âge adulte, lorsque Dieu et humanité ne seront qu'une seule et même réalité, lorsque la civilisation planétaire sera plus consciente de la vie, plus libre de ses aliénations, plus amoureuse d'elle-même, de la terre, du cosmos, c'est alors, mais alors seulement, que doutes, hésitations et boutons au visage disparaîtront.

⁷ *La nature et la pensée*, Paris, Seuil, 1984.

⁸ « Au crible de l'expérience », *Sciences et Avenir*, 46, hors-série, 1984.

Dieu est la représentation que l'humanité en devenir se fait d'elle-même

Cette humanité devenant plus consciente, ne serait-ce pas l'avènement de la conscience chez Dieu? Dieu devient enfin conscient grâce à une humanité essentielle, indispensable à la réalisation de son projet. Dès le début de la création (big bang), Dieu se projette dans une humanité potentielle dont il ne saurait se passer pour devenir conscient, donc capable d'aimer et d'être aimé. Au moment où Dieu commence à aimer l'humanité, l'humanité commence à aimer Dieu. Dieu aime tellement l'humanité qu'il lui donne son Fils Jésus-Christ qui aime tellement son Père (Dieu) qu'il se sacrifie pour sa gloire. Ce Dieu qui aime et qui est aimé advient dans l'histoire de l'humanité et dans l'évolution cosmique au moment de ce grand *shift* qui marque le paroxysme de la transformation (chaos) pour une information nouvelle (complexité) – cf. texte « Qu'est-ce que Dieu ». Cet avènement de Dieu qui aime tant et qui est tant aimé, au-delà des dieux, y compris Yahvé, et des esprits chamaniques qui terrorisent, qui châtient, qui créent, presque sans répit, malheurs et infortunes, symbolise autre chose que lui-même. Ces esprits, ces dieux, ce Dieu, ce Fils de Dieu, qu'on considère être la réalité ultime, ne sont que des métaphores qui renvoient à une réalité encore plus ultime, moins symbolique, plus « réaliste ». Si Émile Durkheim⁹ a raison de penser qu'un dieu, ou totem, est la représentation qu'une société se fait d'elle-même et qui canalise et condense toute son énergie, alors Dieu ne serait pas dieu mais plutôt la société planétaire, l'humanité elle-même. Pas n'importe quelle humanité mais cette humanité en gestation dont Jésus-Christ est le représentant métaphorique. Jésus-Christ le crucifié n'est pas Shiva le danseur, l'immuable; il est l'infra-humanité actuelle agonisant sur la Croix cosmique afin de ressusciter bientôt en cette humanité du sixième jour que le Christ ressuscité métaphorise.

L'humanité est la représentation que Dieu en devenir se fait de lui-même

Le projet divin, ou christique, c'est celui de l'humanité. Cette humanité, devenant consciente d'elle-même, se représente à elle-même par la médiation symbolique de Dieu (Jésus-Christ) qu'elle crée de toute pièce et sur qui elle se projette. En retour, le projet humain, c'est celui de Dieu ou du Christ. Ce Dieu ou Christ, devenant conscient de lui-même, se représente à lui-même par la médiation de l'humanité (Jésus-Christ en est la prémonition) qu'il crée de toute pièce et sur laquelle il se projette.

L'émergence de l'humanité, c'est aussi l'émergence de Dieu

L'idée que nous avons de Dieu est, ni plus ni moins, l'idée que nous avons d'une humanité avatar de Dieu lui-même qui n'est que sa loi : inversion/réversion du rapport information/transformation (irrit). D'un cycle d'irrit à l'autre, je le rappelle, émerge de plus en plus de complexité, c'est-à-dire de Dieu, métaphore trinitaire de la conscience, de la liberté et de l'amour. C'est seulement quand cette complexité atteint un seuil critique que la conscience réflexive advient. Dès lors, les éléments d'un système et le système lui-même devenus plus complexes savent qu'ils savent; émerge alors cette noosphère

⁹ *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1960.

teillardienne indissociable de la réflexion ou conscience réflexive qui permet ou accompagne la mutation de notre infra-humanité en humanité.

Avant l'avènement de la réflexion, il y a le réflexe, c'est-à-dire l'instinct. Le seul « dessein intelligent » possible serait donc celui d'un Dieu aveugle qui ne sait qu'une chose : l'univers dérive vers une forme ignorée par un Dieu inconscient incapable de réflexion, d'un Dieu réflexe soumis à ses instincts. Il ne sait pas où il va, où s'en va l'univers, sauf que ça devient plus complexe. La conscience apparaîtra inexorablement. Elle deviendra sa conscience. Dieu colonise bien plus l'humanité, sa conscience, qu'il ne l'a créée.

L'évolution de l'univers se serait donc effectuée à « *volo* » selon les formes mais à « *stricto sensu* » selon le fond. Avec la passation des pouvoirs de Dieu à l'humanité, la conscience humano-divine peut désormais, ou pourra bientôt, déterminer aussi les formes qui permettront d'accélérer, en évitant les tâtonnements du Dieu inconscient, aveugle, souvent despote non éclairé, l'avènement encore de plus de complexité (conscience, liberté et amour) au ciel comme sur la terre.

Déicide et parricide en synchronicité

L'humanité, devenant plus consciente, se libère de l'emprise de Dieu, des dieux, des esprits, autant d'entités symboliques dont le rôle consistait en l'autorégulation de l'humanité, des sociétés, des humains. Leur despotisme était de rigueur. Et est encore en vigueur. Là où la vénération du passé, de la tradition se refroidit, ce sont dans les sociétés de plus en plus irreligieuses, sécularisées, où l'on se tourne vers le passé pour s'en libérer. Là donc où on valorise le « devoir de mémoire » collectif et où on s'adonne individuellement à la psychanalyse (libération du traumatisme de l'enfance pour s'affranchir de papa et maman), à la psychogénéalogie (libération des héritages ancestraux qui conditionnent sa vie) et certaines autres psychothérapies ou activités de croissance. Il semble donc y avoir synchronicité entre le déicide (mort de Dieu) et le parricide (mort des parents et ancêtres).

C'est avec l'extinction de Dieu qu'advient la personne et ses droits

C'est précisément dans ces sociétés, celles plus particulièrement de l'Europe de l'Ouest, de l'Amérique du Nord (davantage au nord de la Bible belt états-unienne) que Dieu se meurt le mieux, quoique ce phénomène se répercute jusqu'en Extrême-Orient sous l'influence « très chrétienne » du capitalisme¹⁰ (Inde, Japon) et du communisme¹¹ (Chine, Vietnam). Au fur et à mesure que Dieu le Père agonise, la personne émerge, comme aux sixième et septième jours de la Création : c'est quand Dieu crée l'humain à sa ressemblance qu'il se retire en conférant à celui-ci la responsabilité et le pouvoir de poursuivre l'acte créateur au ciel, dans le cosmos comme sur la terre. L'humain conscient disqualifie le Dieu inconscient obsolète.

¹⁰ Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.

¹¹ J. Monnerot, *Sociologie du communisme*, Paris, Gallimard, 1963.

Cette mort de Dieu pour qu'advienne la personne humaine est inscrite à plusieurs reprises dans notre cosmologie mythologique. Dieu s'estompe le 7^e jour après avoir confié à l'humain le soin de poursuivre son œuvre, de l'achever. Caïn, le forgeron (archétype de l'ingénieur) et constructeur de ville (archétype de l'architecte), se retire loin de la face de Dieu pour prendre en main les destinées de la terre. Jésus-Christ juste avant sa mort s'écrie : « Père, Père pourquoi m'as-tu abandonné ». Il ne peut ressusciter qu'en s'affranchissant de Dieu, pour être divinisé lui-même en ressuscitant. Jésus-Christ devenu Dieu doit lui aussi se retirer pour permettre à ses apôtres et disciples de prolonger la « rédemption » (= création nouvelle) de la terre et du cosmos. Jean de la Croix reprend ce thème en exhortant ses fidèles à « ne pas s'embarrasser du spirituel » pour accéder à la liberté d'esprit, donc l'amour. Même Nietzsche avec sa « mort de Dieu » pour qu'advienne le « Surhomme » et sa « volonté de puissance » est bien plus chrétien que tous ces chrétiens par lui contemptés.

Christianisme et cultes des ancêtres sont incompatibles

Ce qui distingue la religion chrétienne des autres, c'est la ruine du culte des ancêtres, c'est-à-dire la mort de Dieu et la fin de toutes religions, en commençant par la religion chrétienne. Le christianisme est un athéisme déguisé qui ne pouvait advenir que sur les longues durées. C'est avec les lumières du 18^e siècle et les penseurs des 19^e et 20^e siècles (Marx, Nietzsche, Freud notamment) qu'une longue maturation athéiste de vingt siècles s'impose de plus en plus à nos sensibilités et à nos intelligences.

Deux frères ennemis planétaires : Jésus-Christ et Bouddha (Shiva)

La valorisation de la personne humaine, prise individuellement (droit humain ou de la personne, ou collectivement (droits démocratiques), est proportionnelle à la dévalorisation de Dieu, des dieux, des esprits, des religions. La valorisation des identités individuelles et collectives ne pouvait émerger qu'en Occident, dans la mouvance évangélique. Jésus-Christ n'invite-t-il pas à développer ses talents, son génie propre, à aimer le prochain et soi-même, amour nécessaire à la résurrection du corps. On est loin de l'univers shivaïte ou bouddhiste dont l'idéal est l'extermination de son moi (ego = liberté) et du moi de tous les autres (missions des bodhisattva), seule voie de sortie du « samsara » (réincarnations successives) pour en finir avec la réincarnation (= résurrection). Jésus-Christ ne ruine-t-il pas, en outre, la relation abstraite, ou « spirituelle », à Dieu lorsqu'il invite à délaisser l'amour de Dieu qu'on ne voit pas et à privilégier l'amour du prochain que l'on voit. Et même va-t-il jusqu'à dissuader d'entretenir avec lui-même un rapport amoureux en valorisant avant tout l'amour du pauvre, du malade, du prisonnier, bref, du « plus petit d'entre les miens ». En outre, toute sa vie publique relatée dans les Évangiles, Jésus-Christ est obsédé par la guérison des corps. On sait bien aujourd'hui que le corps d'une personne, c'est son identité. Pour les Anglo-saxons, mon ami est « *my body* » et quelqu'un est « *somebody* », et avoir de la valeur, c'est avoir un corps (« *habeas corpus* » – voir plus bas). Les neurosciences dans la foulée de Baruch Spinoza (« tout ce qui est dans l'esprit est d'abord dans le corps »)¹²

¹² *Éthique*, Paris, Vrin, 1977.

et de Maurice Merleau-Ponty (« Je n'ai pas un corps, je suis un corps »)¹³ mettent au jour de plus en plus l'indissociable unité corps /esprit. Se vérifie cette idée, si chère à Teilhard, de la spiritualisation de la matière, ou christification de l'humanité : l'esprit est un corps, le corps est un esprit. Dès les débuts de la physique quantique, en synchronicité avec les réflexions de Teilhard sur « l'esprit de la matière », on découvrait la double nature des structures subatomiques qui alternent entre particules (matière) et ondes (esprit).

Ici on est à des années lumières des ténèbres hindouistes et bouddhistes qui font du corps un véhicule méprisable qu'il faut maîtriser, inhiber à tout prix, à coups de matraque yogiques et méditatives, véhicule dont le rôle est de permettre à l'esprit de se libérer du corps, et du samsara, ou réincarnations successives, qui n'est que la manifestation du karma. Se réincarner, c'est-à-dire avoir un corps, est une calamité. Corps et ego sont synonymes, consubstantiels, et l'idéal en est l'extinction. En cosmologie chrétienne, corps et ego sont aussi synonymes et consubstantiels et l'idéal en est la purification et la résurrection, ou réincarnation. Aussi, contrairement à Jésus-Christ, ne voit-on jamais Shiva ou Bouddha guérir les corps, puisque le corps, étant la manifestation de l'ego ou karma, est méprisable, abject, doit souffrir, agoniser et mourir pour éliminer une partie de l'ego, du karma. Et s'il arrive, en milieu hindouiste ou bouddhiste, qu'on soigne un corps, c'est pour donner à ce corps une longévité nécessaire à la négation de l'ego, de l'identité, de la personne, puisque le corps est réduit au simple moyen, au service de l'extinction de l'ego (singularité et valorisation de la personne, de l'identité) qui se vérifie par l'extinction des corps ou fin des réincarnations.

Recul des droits de la personne au fur et à mesure de l'invasion orientaliste

Toutes les religions ou spiritualités d'Orient y compris le taoïsme, le shintoïsme, l'islam...), sont plus ou moins affectées par cette psychose collective. Les religions chrétiennes elles aussi en sont considérablement contaminées. Et la vogue des religions orientales en Occident masque une résistance sournoise collective à l'épanouissement des droits de la personne et des démocraties. Il y a une synchronicité troublante depuis deux décennies entre l'apparition des mosquées, des ashrams, des cénacles de méditation, des salles de yoga, des cabinets d'acupuncture, etc. et une désaffection face aux valeurs démocratiques basées sur les grands principes de la révolution française : liberté, égalité, fraternité. Cette tentative de sape spiritualo-orientale n'enlève tout de même pas à l'Occident son rôle de leader en matière des droits humains (personne) et démocratiques.

L'élan de la révolution soixante-huitarde (mai 68), réitération des idéaux de la révolution de 1789, s'est refroidi au fur et à mesure de l'introduction d'un nouvel opium du peuple. Autant, sur le plan individuel, yoga, méditation, acupuncture, fakirisme, etc., coupent le rapport au corps en hypertrophiant le cerveau gauche, autant, sur le plan collectif, insinuent-ils un désintéressement hébété face au corps social. Les récentes avancées en neurosciences sont éloquentes sur ce sujet : les méditants bouddhistes et hindouistes ont un cerveau gauche hypertrophié et un cerveau droit hypotrophié. Le

¹³ *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

gauche est plus porté vers l'extérieur et la jouissance, tandis que le droit est plus porté vers l'intérieur (le corps) et la souffrance. Le gauche est le lieu de l'altérité et de la négation de l'identité (ego) et du corps et, conséquemment, du refoulement de la souffrance logée dans le corps. Le droit est le lieu de l'identité et de l'affirmation de l'ego et du corps. Mais quand le corps s'affirme, il crie ses souffrances (en alternance ou en concordance) avec ses désirs (pulsions), ces deux inséparables piliers de l'ego. Chez les méditantes carmélites, c'est le contraire. Les valeurs identité, altérité, ego, corps, désirs, souffrances s'inversent. Leurs méditations auraient un effet contraire aux orientales : plutôt que refouler la souffrance, elles la libéreraient. C'est cette libération qui fonderait le développement de l'ego (identité) plutôt que son anéantissement.

Épanouissement des droits humains et démocratiques : condition pour lier et délier au ciel comme sur la terre

Au fil des siècles, les mythologies et leurs pratiques rituelles ont façonné les consciences (ou inconsciences) individuelles ou collectives. À moins que ce soit des destins potentiels au sein des individus et des collectivités qui les ont fait adhérer à telle ou telle idéologie plutôt qu'à telle ou telle autre. Ce peut être aussi un jeu dialectique entre l'une ou l'autre causalité, ou simplement une synchronicité acausale obéissant aux lois de l'émergence. Quoiqu'il en soit, il appert que l'avènement des droits humains (personnes) et démocratiques (sociétés planétaires et humanité globale) constitue les conditions de possibilité de l'extraordinaire *shift* historique et évolutif qui confère à l'humain la conscience, la liberté et le pouvoir amoureux de lier et délier au ciel (cosmos) comme sur la terre. Dès lors, les droits humains (conscience, liberté et amour) ne s'appliqueraient plus seulement à la terre, mais à l'univers entier par-delà toutes contingences spatio-temporelles. C'est par la synergie des droits humains individuels que l'humanité entière accéderait aux droits démocratiques qui seraient bientôt en émergence. Ces droits démocratiques ne seraient pas régis par des lois socio-économico-politiques transcendantes, puisqu'elles seraient l'émergence d'une immanence, créatrice d'une unanimité et d'une solidarité consciente et libre cimentées par l'amour non seulement dans le respect mais dans la promotion des différences nécessaires à la richesse et à la créativité illimitées, infinies, absolues de la personne et de l'humanité. Chaque personne singulière, unique, égotique, différente se révèle essentielle à l'économie cosmique. Dieu ne saurait se passer d'aucun d'entre nous. Si l'un d'entre nous avait le pouvoir de s'exterminer, c'est l'univers, Dieu lui-même, qui s'effondrerait en s'engloutissant en un gigantesque trou noir – l'extinction hindouiste ou bouddhiste du moi (ego) est de l'ordre d'un délire essentiel à l'évolution de l'« humanivers » car elle est la descente vers « l'en bas et l'en arrière » qui possibilise la tension évolutive vers « l'en haut et l'en avant ». « L'opposé coopère » (Éraclite). Saint Paul avait bien raison quand il écrivait que chacun de nous sera un « membre du corps mystique du Christ ». Un seul membre fait défaut et c'est tout le corps qui en est affecté. La perfection de Dieu (humanivers) dépend de l'exhaussement de la singularité égotique de chacun.

Fondation cosmologique des droits humains et démocratiques

La cosmologie susceptible d'être la cause ou l'effet ou la synchronicité d'une telle perspective (lier et délier au ciel comme sur la terre) est occidentale et son archétype est

judéo-chrétien. Mais l'Occident a aussi son Orient. L'Europe de l'Est, sauf la Pologne, est orthodoxe, tandis que l'Ouest est d'obédience catholique incluant le protestantisme qui n'est qu'une variante catholique dissidente, les régions protestantes d'Europe venant du catholicisme. Au 11^e siècle, le christianisme s'est divisé officiellement en deux religions chrétiennes, celle de l'Orient orthodoxe et celle de l'Occident catholique. Cette division était déjà là, officieusement, depuis les débuts du christianisme. C'est une controverse théologique sur le mot « *filioque* » (et du fils) qui fut la cause, ou le prétexte, de ce schisme. À l'Ouest, on voulait inclure dans le Credo le mot *filioque*, tandis qu'à l'Est on voulait l'exclure. Ce qu'on a qualifié de byzantinerie avait une portée idéologique et socio-politique que ni les protagonistes ni les antagonistes du petit mot n'ont pu mesurer à cette époque. Dans le Credo catholique il est dit que le Saint-Esprit, qui est la relation, l'intermédiaire, entre le Père et le Fils, procède du Père « et du Fils » (= *filioque*). Si la relation se fait du haut (Père au ciel) vers le bas (Fils incarné sur terre), elle s'effectue aussi du bas (humanité) vers le haut (univers). Dans le catholicisme, le Fils (humanité) s'affranchit de l'autorité du Père et accède à l'autonomie et à la liberté, seule voie de l'épanouissement de son ego, de son identité. Jésus-Christ avait déjà donné la recette (le savoir-faire du *filioque*) quand il déclarait : « Je ne suis pas venu sur terre pour apporter la paix, mais le glaive. Je vais séparer l'homme de son père, la fille de sa mère... ». Il venait de ruiner le culte des ancêtres. Dans le Credo orthodoxe, le Fils (humanité) subit l'autorité du Père car le Saint-Esprit ne procède pas du Fils vers le Père. Dans l'orthodoxie donc, le Fils (personne, humanité) n'a pas de droit ni humain ni démocratique. Il n'a que des devoirs filiaux. Se taire et obéir, tel est son sort. La volonté de Dieu se fait sur la terre comme au ciel. La terre n'a qu'à se taire. Contrairement au catholicisme, l'orthodoxie est restée prisonnière du quatrième commandement du Décalogue de Moïse : « Père et mère tu honoreras... ».

Claude Lévi-Strauss déclarait à juste titre : « la vie sociale [et historique] vérifie la cosmologie »¹⁴. L'insignifiant petit mot « *filioque* » de notre cosmologie fut la fondation, ou la prémonition, de l'évolution future occidentale des droits humains et démocratiques. Le fameux mythe de la « procession du Saint-Esprit » à sens unique (le père vers le Fils) se vérifie dans les pays d'obédience orthodoxe. Les régimes politiques totalitaires bafouent les droits humains et démocratiques chez leurs commettants. Même encore actuellement les pays de l'Est et de l'ex-URSS sont dirigés par des dictatures déguisées en démocraties fantoches. Le culte des ancêtres est toujours en vigueur et de rigueur. L'histoire et l'actualité de cette région d'Europe vérifient bel et bien la cosmologie orthodoxe condensée en ce refus du *filioque* qui implique le totalitarisme de l'autorité du père envers le fils.

Les régions d'Europe de l'Ouest où se sont développés les droits humains et démocratiques sont celles qui adoptèrent le *filioque*. Là aussi la cosmologie (le père vers le Fils « et le Fils » vers le Père) se vérifie dans l'histoire de la vie sociale. La personne, ce Fils de Dieu, a de la valeur aux regards de Dieu le Père. Elle a droit de parole et de décision. Si Dieu l'influençait (la volonté de Dieu sur la terre comme au ciel), en retour elle influence et influencera Dieu (elle lie et délie au ciel comme sur la terre). C'est toute

¹⁴ *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

cette théo-cosmologie qui s'actualise avec sa sécularisation (laïcisation) par l' « *habeas corpus act* » anglais de 1679 qui garantissait le respect des libertés de la personne, par la philosophie du « siècle des lumières » (18^e siècle), par la déclaration française des « droits de l'homme et du citoyen » en 1789, par la promulgation étatsunienne du « *Bill of Rights* » en 1787 « *in the name of the People* » – et non plus au nom de Dieu –, par la « déclaration universelle des droits de l'homme » (« *Universal Declaration of Human Rights* ») en 1948 (ONU). Il est notable que l'effondrement des dictatures et l'avènement des droits humains et démocratiques de l'Union soviétique et de l'Europe de l'Est faisant partie du Pacte de Varsovie se sont effectués en deux temps : la Pologne dissidente avec Lech Valesa et Solidarnosc d'abord, et ensuite l'effondrement du mur de Berlin. C'est la très catholique Pologne, suivie des catholiques et protestants (anciens catholiques) de l'Allemagne de l'Est qui a mené le bal. C'est par après seulement que les pays d'origine orthodoxe ont été « forcés » de suivre ce courant de « libération » bien plus par goût des Mac Do que par une propension « innée » à la liberté et à la démocratie. Ce me semble.

« L'union différencie » et les différences unissent

Désormais, le peuple (humanité) est Dieu et chaque personne en devient d'autant plus précieuse qu'elle accède à des niveaux plus élevés de conscience, de liberté et d'amour, bref, de complexité. John F. Kennedy disait : « ne vous demandez pas ce que l'État peut faire pour vous, mais vous, ce que vous pouvez faire pour l'État ». À son insu, il reprenait la recommandation archétypale et cosmologique de saint Paul, à savoir que chacun a le devoir de développer toutes ses ressources (talents) pour devenir un membre sain (citoyen singulier unique ou personne) essentiel, indispensable au corps mystique du Christ (État = humanivers). L'extinction de l'ego n'est de mise qu'en enfer, communément appelé nirvana. Le ciel et son Dieu, c'est une humanité qui devient adulte (consciente, libre et amoureuse) et qui ainsi incite les personnes à exercer leurs droits personnels egotiques et démocratiques et, inversement, est incitée par la synergie des personnes devenant conscientes, libres et amoureuses à construire une humanité « à son image comme sa ressemblance ». Et, ce faisant, l'humanité ainsi créée, unanime et solidaire, par cette incommensurable synergie, se prolongera et se propagera dans la totalité d'un cosmos, d'un univers créé par elle-même « à son image comme sa ressemblance ». Nous serons l' « humanivers » et Dieu sera plus Dieu puisque ramené à la synergie des egos au point de ne plus savoir si c'est l'union qui différencie (Teilhard de Chardin) ou si ce sont les différences (egotiques) qui unissent.

Ce n'est plus Dieu mais l'humanité qui est amour ou qui le sera

La liberté de l'humanité, la liberté de l'humain, n'est possible que par la conscience et l'amour de la Vie. Et l'on ne peut aimer la vie qu'en étant conscient de ses lois fondamentales, lois qui nous happent, individuellement et collectivement, planétairement et cosmiquement vers plus de complexité (plus de conscience, plus de liberté et plus d'amour) grâce au (par la grâce du) chaos (inconscience, aliénation, haine). Aimer véritablement la vie, c'est déjà être aimé par elle et avoir déjà consenti à être travaillé, façonné par sa loi de l'inversion/réversion du rapport information/transformation, ou irrit, qui se traduit et se trahit en nos sensibilités et nos intelligences par le chaos et la complexité, par la mort et la résurrection.

La Création n'est pas donnée pour toujours ou jusqu'à la fin des jours. Elle est un processus encore en cours et depuis toujours et pour toujours en cours. Si ce processus, ou évolution, parvient à l'apparition d'une humanité devenant consciente, c'est pour que celle-ci s'affranchisse du Créateur en s'appropriant son pouvoir amoureux qu'elle exhausse à un niveau plus élevé de complexité. C'est donc avec la ruine de Dieu et l'avènement de l'humanité que le pouvoir divin s'exhaussant s'estompe au profit de l'amour humain. Quand les écrivains sacrés, les évangélistes notamment, ont proclamé que « Dieu est amour », ils ont fait un lapsus, ne pouvant s'imaginer que c'est l'humanité naissante, plus et mieux que Dieu, qui était susceptible d'instaurer cette valeur au niveau conscient du tissu humain et cosmique. L'amour était déjà là, mais en sourdine, en une potentialité non encore actualisée qui attendait l'humain pour se dire et se faire. C'est le regard humain amoureux qui bientôt embrasera (chaos apocalyptique) la terre et le ciel, la planète et le cosmos, pour lui conférer une infinie beauté (complexité). Dieu merci, Dieu se meurt! Qu'il emporte dans sa tombe cette vieille terre qui tombe.

Telle est la condition de possibilité de l'incarnation du Verbe, non plus seulement en Jésus-Christ, mais désormais en une humanité et un cosmos harmonisés où la volonté de l'humain se fera au ciel comme sur la terre, où tout ce qui sera lié et délié sur la terre le sera aussi et instantanément dans tout le ciel où le Saint-Esprit (l'amour) ne procédera même plus du Père (la conscience céleste) mais seulement du Fils (l'humain terrestre libéré) qui aura internalisé le Père et le Saint-Esprit. Mais seulement d'un Fils qui aura ainsi perdu son statut de Fils ayant fait le deuil du Père, l'ancêtre.

Plaidoyer pour l'humilité épistémologique

Vision téméraire? Non! Vision traditionnelle, s'il en est, qui cherche le sens à peine voilé des métaphores évangéliques. Comme toute cosmologie, la nôtre, dont la fondation se tapit dans L'Évangile de Jésus-Christ, se vérifie aussi dans la vie sociale (Claude Lévi-Strauss¹⁵) et son histoire, moyennant une certaine qualité herméneutique. Cette qualité s'appuie sur le statut épistémologique conféré aux archétypes religieux et aux savoirs modernes de notre cosmologie. Elle s'inscrit dans le vœu de Teilhard de Chardin d'épouser foi et raison, religion et science, à une nuance près : il ne s'agit pas d'apposer deux séries objectives (discours religieux et discours scientifique) pour en dégager des significations sinon communes, du moins dialectiques; mais il s'agit plutôt d'apposer une série métaphorique (religion) qui se donne comme objective et absolue parce qu'inconsciente de ses subjectivités et ses relativismes, et une série objective (science), qui doute sans cesse de ses objectivités et de ses absolutismes, consciente de ses subjectivités et de ses relativismes – si bien démontré par Charles Sanders Peirce¹⁶. Dans cette perspective, le projet teilhardien mal compris s'abîmerait dans une impasse; il serait voué à l'échec. Toute spéculativité ou dialectique entre religion et science doit obéir à l'impératif épistémologique de la « quête inachevée » poppérienne¹⁷, proche parente de

¹⁵ *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962,

¹⁶ *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978.

¹⁷ Karl Popper, *La connaissance objective*, Bruxelles, Complexe, 1978.

« l'approximation asymptotique » bachelardienne¹⁸. Il s'agit moins de s'approcher de la vérité que de s'éloigner du mensonge. Débusquer le faux ne fait pas pour autant découvrir le vrai, mais le vraisemblable qui s'homologue à l'hypothèse-intuition dont la fonction essentielle est moins d'expliquer que de comprendre. Comprendre d'abord, c'est-à-dire saisir intuitivement des totalités individuelles, sociales, cosmiques, pour ensuite expliquer les articulations des parties, des éléments, articulations au sein d'une totalité qui rendent vraisemblables les compréhensions totalisantes. Ici je confie à Michel Maffesoli¹⁹ le soin de m'expliquer.

Apposition et opposition pour mieux comprendre

Le grand mythologue Muller écrivait au sujet de l'étude des religions : « *who knows one knows none* » (« qui n'en connaît qu'une n'en connaît aucune »). J'oserais affirmer la même règle épistémologique au sujet de l'étude de la vie : qui ne connaît qu'une façon d'appréhender la vie, la scientifique ou la religieuse, jouit de son ignorance. Il convient ici de convoquer la réflexion épistémologique de Gregory Bateson²⁰ sur la vision binoculaire essentielle pour créer la troisième dimension ou profondeur : c'est la différence entre ce que voit l'œil gauche et ce que voit l'œil droit qui crée la profondeur (troisième dimension). La science serait l'œil droit, côté de la rationalité, et la religion l'œil gauche, côté de l'imaginaire. L'apposition heuristique de la science et de la religion est féconde dans la mesure où celle-ci acquiert l'humilité de celle-là qui, en retour, acquiert la sagesse de reconnaître l'héritage religieux (archétypes) qui l'a déterminée et qui n'en continue pas moins à la conditionner. De ce dialogue « binoculaire » peut émerger une compréhension d'une profondeur (troisième dimension) insoupçonnée.

Tous les discours religieux sont-ils passibles d'une pertinente apposition binoculaire heuristique à la science? Tous les discours scientifiques sont-ils passibles d'une pertinente apposition binoculaire heuristique à la religion? Et si l'apposition ne semble pas possible après « judicieuse » interprétation, l'opposition, elle, peut-elle être tout autant heuristique? L'opposition peut-elle rendre compte de systèmes bipolaires locaux ou totaux, autant l'opposition entre un discours scientifique et un discours religieux que l'opposition entre deux discours religieux au sein d'une même tradition ou d'une tradition à l'autre et l'opposition entre deux discours scientifiques? Ces oppositions peuvent-elles s'inscrire dans, ou souscrire à, la compréhension des systèmes où les pôles contradictoires jouent des rôles de « tensions complémentaires »²¹ essentielles à l'existence même des systèmes en cause?

En finir avec le culte des ancêtres en « laissant les morts enterrer les morts »

Le travail d'apposition/opposition est déjà considérablement engagé. Le lecteur est invité à visiter ou revisiter mes quatre ouvrages : *Du chaos à la complexité*, *Psychologie et chamanisme au 21^e siècle*, *Anthropologie chamanique* et *Comprendre le*

¹⁸ Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1971.

¹⁹ *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*, Paris, Méridiens, 1985.

²⁰ *La nature et la pensée*, *ibid.*

²¹ Georges Balandier, *Anthropo-logiques*, Paris, PUF, 1974.

malheur. Notamment en ce qui concerne la psychologie (psychanalyse et psychogénéalogie) et le chamanisme, même si la science et la religion accusent d'incontestables ressemblances, ils diffèrent fondamentalement sur la question du culte des ancêtres. Le chamanisme vénère le passé pour guérir illusoirement tandis que la psychologie, si elle se tourne vers le passé, c'est pour mieux s'en libérer et guérir véritablement. On commence tout juste à « laisser les morts enterrer les morts » (Jésus-Christ). N'empêche que le chamanisme reste précieux pour aider à « comprendre le malheur » et l'infortune. En outre, on vient de voir comment le discours religieux contradictoire à l'intérieur d'une même tradition opposant la volonté de Dieu sur la terre comme au ciel à la volonté de l'humain au ciel comme sur la terre est compatible aux données récentes des sciences systémiques, physiques, astrophysique, etc. et s'avère vraisemblable au niveau strictement rationnel. La contradiction s'estompe compte tenu que l'humanité et le cosmos sont en transition entre l'hégémonie d'un Dieu inconscient et celle d'une humanité devenant consciente. Il en est ainsi entre deux traditions querelleuses, l'orthodoxe qui jadis avait raison de nier le « *filioque* », et la catholique qui est en train d'avoir raison de l'affirmer; en ce moment-ci de transition, l'humanité, le cosmos, l'univers proclament le triomphe du « *filioque* » avant même que celui-ci soit obsolète, car, avec la mort du Père, le Fils endeuillé sera forcé de renoncer à son statut de Fils. Orthodoxes et catholiques n'auront plus ce prétexte pour se chamailler. Ni ce prétexte ni d'autres.

La complexité : l'unique obsession de la vie

Tout système en transition de phase ne peut faire l'économie de ce type de tensions complémentaires contradictoires entre son passé et son futur. Dès lors, les paradoxes mythologiques rendent compte non pas des réalités figées, constipées, mais de la labilité, du flux de tout devenir. Les tensions complémentaires passent alors de leurs potentialités à leurs actualisations comme dans l'inversion/réversion du rapport information/transformation, l'information (Père, Verbe) correspondant aux potentialités, la transformation (Fils) aux actualisations et l'inversion/réversion à la relation (Saint-Esprit) entre la pensée (Verbe ou information) et sa matérialisation (incarnation ou transformation). Ces paradoxes, dont chacun des termes se donne comme un absolu immuable, s'estompent dans la mesure où on interprète leurs « naïvetés » soit dans leurs mouvances historiques (diachronie) en tant qu'« alternances symboliques » qui tantôt actualisent en primauté un terme (un pôle) du paradoxe et tantôt l'autre terme (l'autre pôle)²², soit dans leurs systèmes bipolaires (synchronie) qui ne peuvent faire l'économie de tensions complémentaires contradictoires. Ces tensions se révèlent d'autant plus que le système passe d'une primauté polaire à l'autre. C'est au moment fort de cette transition que les deux pôles, s'équivalant, se manifestent avec plus d'évidence. Le pôle régnant tire alors sa révérence au profit du pôle opposé et ainsi de suite dans cette « oscillation symbolique » qui d'une phase à l'autre fait évoluer le système vers plus de complexité.

Conclusion

²² Gilbert Durand, *L'imagination symbolique*, Paris, PUF, 1978.

Il est tentant désormais de considérer l'humanité et sa terre comme le pôle spirituel conscient, la noosphère, non seulement de sa physio-biosphère planétaire mais aussi du cosmos, l'autre pôle de l'univers. Ce serait donc sur la trame fusionnelle de la tension complémentaire entre ces deux pôles que se serait faite la volonté de Dieu sur la terre comme au ciel et que se ferait, désormais, sur la trame communielle, la volonté de l'humanité au ciel comme sur la terre. Autant le terrestre était sous influence céleste, autant le céleste sera sous influence terrestre. Dieu est au principe de toute chose et est le principe de toute chose! Mais son rôle se termine avec l'usure, l'épuisement de son énergie qui était celle du big bang, cette énergie infinie dans cet espace infime. Si Dieu est au principe (début) et les principes (valeurs) de toute chose, son hégémonie s'estompe avec l'usure et l'épuisement de l'énergie cinétiques qui a créé le cosmos à partir du big bang. Si nous sommes à ce moment charnière entre la répulsion principielle (big bang) et l'attraction finale (big crunch), nous serions plus que jamais engagés dans cette tension bipolaire entre le passé (l'ancêtre-Dieu) et le futur (l'inconnu-absolu). Le Dieu, aveugle et inconscient, au principe de tout, crée tout, tout en ne sachant rien, ce tout qui est la transformation maximale (notre cosmos actuel) contenant une information minimale (énergie cosmique épuisée). Ce Dieu, usé, épuisé, agonisant, condamné et exécuté par le tribunal de l'histoire humaine et de l'évolution cosmique, qui était l'énergie infinie du départ, le millionième de seconde avant le big bang, contenue dans un espace si infime qui n'est que vacuité, néant absolu, c'est-à-dire une information maximale dans une transformation minimale, ce Dieu, dis-je, c'est le Christ usé, épuisé, agonisant, condamné et exécuté par le tribunal du sanhédrin et de l'Empire romain. Ce Dieu, si tout-puissant, se révèle désormais dans toute son authenticité, sa transparence comme tout-impuissant. La mort du Christ crucifié en est la métaphore prémonitoire.

« Le roi est mort, vive le roi! ». Dieu est mort, vive l'humain! Laissons les morts (ceux qui y croient encore) enterrer le Mort divin. Quant à nous, laissons-nous happer par l'attraction vers l'inconnu, « l'en haut et l'en avant », ce point oméga de Teilhard qui nous arrache de « l'en bas et l'en arrière », ce point alpha qui est le Dieu créateur du big bang.

Ce Dieu aveugle et sauvage n'était que sa loi, l'irrit, créatrice de complexité. Inexorablement, la complexité devait parvenir au stade de la réflexion, c'est-à-dire à l'humanité. Créature de la complexité, l'humanité, en prenant conscience d'elle-même, prend ainsi conscience de ce qui la fonde et la constitue. C'est donc en s'appropriant elle-même qu'elle s'approprie cette loi qui est « l'Esprit de sa matière, de la matière ». Elle est désormais en mesure d'orienter l'évolution de la terre et d'elle-même et, conséquemment et en synchronicité, de l'univers entier, de l'humanivers. Et pour y parvenir, l'humanité doit devenir encore plus complexe. Comme elle devient maître de son destin, comme le chamane des esprits de sa société, de son cosmos, elle peut maintenant accélérer le processus de complexification dont le *filioque* fut le fondement cosmologique de « lier et délier au ciel comme sur la terre ». Une humanité plus consciente, plus libre et plus amoureuse (droits humains et démocratiques) pourra créer une terre nouvelle et un ciel nouveau car le premier ciel et la première terre auront disparu (Apocalypse 21-1). Au delà du chaos, une nouvelle complexité.

BIBLIOGRAPHIE

- ASPECT, Alain, « Au crible de l'expérience », *Sciences et Avenir*, 46, hors-série, 1984.
- BACHELARD, Gaston, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1971.
- BALANDIER, Georges, *Anthropo-logiques*, Paris, PUF, 1974.
- BATESON, Gregory, *La nature et la pensée*, Paris, Seuil, 1984.
- BULTMAN, Rudolf, *Jésus, mythologie et démythologisation*, Paris, Seuil, 1968.
- DE LA CROIX, Jean, *Œuvres complètes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1967.
- DURAND, Gilbert, *L'imagination symbolique*, Paris, PUF, 1978.
- DURKHEIM, Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1960.
- RAHNER, Karl, *Traité fondamental de la foi*, Paris, Centurion, 1983.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1971.
- LEIBNIZ, G. W. , *Monadologie*, Paris, Delagrave, 1978.
- LEVI-STRAUSS, Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- MAFFESOLI, Michel, *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*. Paris, Méridiens, 1985.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- MONNEROT, J. *Sociologie du communisme*, Paris, Gallimard, 1963.
- POPPER, Karl, *La connaissance objective*, Bruxelles, Complexe, 1978.
- PEIRCE, Charles Sanders, *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978
- SPINOZA, Baruch, *Éthique*, Paris, Vrin, 1977.
- TEILHARD DE CHARDIN, Pierre, *L'Avenir de l'Homme*, Paris, Seuil, 1959.
- WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.